

65 : De la Chine telle qu'elle est, au monde tel qu'il sera

Le courrier de Cassandre n°65 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 11.11.07 par les cafés-géo.

La direction chinoise, qui se dit toujours communiste, a décidé de faire tout ce qui était en son pouvoir pour rendre effective son appartenance au monde tel qu'il est. C'est-à-dire, depuis le fiasco des Soviétiques redevenus des Russes, capitaliste. Les dirigeants chinois actuels ont compris, avant d'autres mais bien après quelques-uns, que l'utopie égalitariste des sociétés ouvriéristes, ou bien esclavagistes comme celles des premiers chrétiens, n'était pas de ce monde. Ils ont donc décidé, sorte d'Église après la lettre, d'entrer dans la mouvance d'un capitalisme qui se révèle, à l'épreuve, mieux adapté que tout autre idéologie à l'évolution des sociétés complexes. Quand ? Probablement lors des pires moments de la révolution culturelle de 1966 à 1976, quand les clans pourchassés de Zhou Enlai et Deng Xiaoping, alliés contre la fureur maoïste, ont compris que la révolution permanente menait à une impasse en raison de son impopularité croissante et de la stagnation qu'elle entraînait.

C'est donc le mérite de la direction communiste chinoise - et aussi, partiellement, celui d'une partie de la direction soviétique sous Gorbatchev -, d'avoir admis que le pari d'un pouvoir ouvrier était perdu puisque, dans tous les pays devenus « modernes », la classe ouvrière se trouvait de plus en plus réduite - sans parler des paysans ! - et définitivement surclassée par le nombre croissant de « cols blancs ». « Cols blancs », ce qu'on appelle autrement le secteur tertiaire, ou ailleurs encore la petite bourgeoisie. Les analyses de Marx et de Lénine, à ce propos, restent pertinentes : la petite bourgeoisie, même (surtout ?) issue des classes les plus pauvres et les moins instruites, ne rêve que de propulser ses enfants dans la bourgeoisie moyenne, faute de pouvoir - sauf exception qui maintient le rêve - accéder elle-même à la grande.

Forte de cette intelligence de la situation, la direction chinoise actuelle, fidèle en cela aux enseignements de la Chine antique et féodale, peut-être plus qu'elle ne peut l'admettre, a décidé qu'elle accompagnerait son ralliement à ses « adversaires » d'une volonté de perversion de leur système. C'est probablement dans la décennie 1970-1980 que s'est forgée l'idée que la poursuite de stratégies d'affrontements directs - même différés - avec le capitalisme était vouée à l'échec. C'est alors qu'ont été jetées les bases de stratégies de luttes asymétriques à long terme. Elles fonctionnent selon le raisonnement suivant : s'il est vraisemblable que, dans ta course au progrès, tu mettras un temps très long pour rattraper ton adversaire (ton concurrent), à supposer que tu y arrives, le seul moyen de raccourcir l'espace qui te sépare de lui, parti avant toi, est de le faire trébucher en usant de moyens rustiques, puis de plus en plus perfectionnés. Mais il faut toujours entretenir l'asymétrie, jusqu'au moment du renversement, de la victoire. Quel délice, alors de vaincre sans même avoir à combattre, mettrait-on un siècle pour cela ! Le faible, selon une expérience constante, qui va des individus aux sociétés élaborées, finit toujours par user le fort au point de le conduire à se pourrir lui-même et donc à perdre, un jour, sa suprématie. Cette stratégie demande de l'abnégation, une grande résistance à la souffrance, une constance exceptionnelle et surtout une apparence de modestie sans défaut.

Les dirigeants actuels de la Chine - aux erreurs près, mais qui est parfait ? - ont bien compris ce qu'est notre monde, parce que c'est aussi le leur, quoique possédant des couleurs culturelles différentes. La corruption, les stratégies de réseau, la peur de perdre son poste en

rester honnête caractérisent autant notre société que la leur. Il s'agit souvent, d'ailleurs, de stratégies de simple survie. Mais les dirigeants chinois actuels ajoutent à cette panoplie une arme redoutable, parce que même démasquée, elle donne un aspect indestructible aux actes accomplis : le rappel constant d'un sentiment de revanche à prendre sur la domination subie. Il est difficile de soutenir cette posture, surtout si chacun peut voir, à l'aune des progrès accomplis, pointer ici et là l'immense orgueil qui se dissimule derrière un affichage modeste. Modeste ? Comment le rester quand le monde entier crie soudain « au loup » en vous voyant apparaître ? Certes, chacun devrait savoir que ces hurlements de peur des sociétés riches sont simulés et qu'ils sont avant tout destinés à empêcher quiconque de mordre dans leurs privilèges. La Chine aura beau rentrer ses crocs, rappeler son droit à jouir de 20 % du bonheur mondial puisqu'elle représente 20 % de la population mondiale, crier *urbi et orbi* qu'elle n'a en tête que la visée d'un développement pacifique, comment pourrait-on la croire ? Ce n'est pas à un vieux loup qu'on apprend à faire la grimace ! Les sociétés riches, assises sur leur rente de situation historique, demeurent encore nettement supérieures aux Chinois en technique de prélèvement au-delà des frontières !

La stratégie de l'asymétrie n'est pas facile à mener : elle n'est efficace que si elle fait peur en même temps qu'elle rend manifeste une infériorité qui se perpétue. Sinon, ce n'est plus une asymétrie. Le « challenge » auquel est confrontée la direction chinoise actuelle, c'est qu'elle doit à la fois laisser apparaître la dureté parfois extrême à laquelle chaque petit Chinois est soumis, ravalant ou non sa colère d'être méprisé, et dans le même temps effrayer suffisamment mais pas trop l'adversaire en poursuivant avec acharnement la course au rattrapage. Car en donnant cette impression de rattrapage, appliquée à un pays entier, c'est à la fois justifier les progrès réalisés et rappeler à chacun que l'on demeure malgré tout en retard. C'est donc, à la fois, inquiéter et rassurer. L'ambivalence n'a que des avantages : elle entraîne l'hésitation chez l'adversaire. Amie ou ennemie ? Faut-il faire des affaires avec la Chine ou la punir d'exister ? Peut-on s'y fier ? Faut-il admirer ou mépriser ce pragmatisme dont on la crédite ? Il y a bien longtemps que la plupart des hommes politiques d'envergure, dans tous les pays et à toutes les époques, n'ont survécu aux tensions des intérêts contradictoires auxquelles ils étaient soumis qu'en pratiquant la rouerie. Le vieux proverbe chinois, souvent cité, qui parle d'un homme pointant son index vers le soleil, distingue bien l'habile du naïf : le premier regarde le soleil, l'autre le doigt. Nous avons presque l'équivalent chez nous, à propos de l'honnêteté : ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent qui change.

Il faut ajouter qu'aux mérites évidents dont on a parlé, les dirigeants chinois actuels en ajoutent un autre. Ils ont compris qu'aujourd'hui comme hier, la maîtrise des technologies de plus en plus sophistiquées de chaque époque est indispensable au jeu de l'asymétrie. De nos jours, c'est sur la recherche scientifique et l'application immédiate de ses résultats à la « modernisation » de l'ensemble qu'il faut s'appuyer, sous peine de rester « définitivement » surclassé. C'est d'ailleurs à cette seule condition qu'une stratégie asymétrique peut espérer l'emporter un jour. Pourrir la vie des puissants ne suffit pas. Il faut en outre disposer des moyens de tenter le rattrapage. C'est bien la différence qui existe, aujourd'hui et pour quelques décennies probablement, entre quelques peuples soumis à l'oppression et le peuple chinois : pour les premiers, le manque de jouissance pleine et entière d'un territoire, quelque taille qu'il puisse avoir est un facteur de régression. Pour les Chinois, le développement sous tous azimuts de leurs possibilités est le moyen de réduire progressivement l'asymétrie, de manière qu'elle ne subsiste plus que par rapport à quelques États, puis par rapport au dernier, l'hégémon. Et c'est bien à ce niveau que l'on retrouve la force de la géographie et la puissance de l'histoire. Il ne faut jamais oublier ce précepte qui date de l'Antiquité : toute

révolte qui ne gagne pas ne perd pas, à condition qu'elle dure. En revanche, tout dominateur qui ne gagne pas est certain, à terme, de perdre. La direction chinoise actuelle, qui porte subrepticement en elle tout le désir du peuple chinois humilié par les colonialistes, les impérialistes et ses propres dirigeants impériaux assis pendant vingt siècles sur leurs privilèges, espère être capable de durer. Durer, apprendre, s'émanciper par l'argent et par la technique pour pourrir la vie de ceux qui ont tout, les subvertir éventuellement et, accessoirement, pour rendre supportable un jour la vie de ceux qui n'ont rien.

Il se trouve en outre que la Chine dispose d'un avantage. Elle peut intervenir largement à l'extérieur de ses frontières, grâce à l'argent que lui fournit libéralement l'Occident et grâce à la volonté de mieux vivre (donc de travailler plus) de son peuple. Avec ce qu'elle gagne dans les échanges internationaux, elle peut déjà concurrencer les États riches dans leur pré carré. C'est que, en effet, il n'y a pas trente-six manières de se faire une place au soleil quand tous les États riches et puissants se sont déjà partagé la planète. En fait, par son avidité à se fournir en matières premières à l'extérieur - qui n'a d'égale que la nôtre -, la Chine commence à pourrir plus vite que prévu la vie des privilégiés (et l'Inde qui s'y met, et le Brésil...). De là à penser que se produit déjà le renversement annoncé des rôles, c'est aller un peu vite en besogne : une hirondelle ne fait pas le printemps. Cependant, dans leur frayeur nouvelle, voilà que les stratèges d'Occident se voient déjà cernés alors que ce sont eux qui encerclent les Chinois. Qu'ils dorment tranquilles pour un bon siècle, à moins que leurs angoisses ne les conduisent à quelque folie. La Chine demeurera pendant plusieurs décennies un pays en retard, quelque chance qu'elle ait pu avoir de reposer sur deux mille ans d'une civilisation originale et de trouver dans la mondialisation - qu'elle n'a rien fait pour inventer - le moyen de glisser ses pions du jeu de go dans les interstices de la planétarisation généralisée. Il ne semble pas que les stratèges d'Occident aient pris la mesure de ce qui, vraiment, les menace. Ils croient, plus ou moins, que les progrès actuels de la Chine risquent de détruire leur bien-être. Quelle erreur ! La Chine ne pense qu'à son bien-être à elle.

Non, la vraie menace pour l'Occident est l'Occident lui-même. Il faut qu'il apprenne à se modérer, et le capitalisme n'est pas fait pour cela. Il doit sans cesse progresser, fût-ce au prix de la « cannibalisation » des sociétés qui le portent : cela s'appelle l'exacerbation des inégalités (et c'est en cela que la Chine s'est approprié une forme de capitalisme !). Même après cent ans d'efforts, les dirigeants chinois, on l'a dit, ont pris conscience qu'ils n'égalent pas la puissance étasunienne s'ils ne font qu'adopter la stratégie dépassée du rattrapage. Ils ont appris de l'histoire, pour avoir été jadis les maîtres, que ce n'est pas là que gît la faiblesse du maître : elle est en lui. Ils pensent que la poursuite entêtée de leurs efforts et de ceux de quelques autres pays émergents, comme on dit, finira, à terme, par mettre fin à l'arrogance de ceux qui se croient le sel de la terre. En créant des brèches, en exploitant celles qui existent, il n'est pas impossible de mettre à bas la forteresse la mieux armée. Et Dieu sait (manière de dire) s'il y en a, des brèches ! L'arrogance, c'est généralement le mal sournois qui saisit les peuples qui n'ont plus à conquérir ce qui l'a déjà été par les générations précédentes. Quels peuples ? Ceux qui vivent de leur rente de situation historique et qui, réunis (ce qu'on appelle autrement le Nord), mettent en coupe réglée depuis des siècles ce qu'on appelle les Suds.

Pendant ce temps-là, quelques esprits « généreux » du Nord s'inquiètent de l'avenir de la planète ! Couillons, va ! Mais quel droit s'arrogent-ils ? Croiraient-ils vraiment que la planète leur appartient encore ? Ne se rendent-ils pas compte qu'ils sont en train, par leur « développement durable », de tenter de sauver leurs privilèges et leur manière dispendieuse de vivre, au nom de leurs enfants ? Ne voudraient-ils pas s'apercevoir enfin que ce qui se

prépare, juste à côté de ce Nord où la vie est si facile pour les riches, est bien plus redoutable pour leur vie douillette que tel ou tel réchauffement ? Serait-il temps de dégonfler ces baudruches ? Inutile, diront les stratèges chinois, cela viendra bien de soi-même, lorsque l'asymétrie des émergents commencera à produire ses effets. Il suffit de suivre attentivement ce qui se dit dans le monde qu'on appelait jadis tiers. Il suffit d'écouter M. Poutine proposer de construire une « liaison fixe », pont ou tunnel sous-marin, à travers le détroit de Béring, pour (sic !), que « les échanges de marchandises se multiplient » entre les Étatsuniens et les descendants des Grand-Russiens. D'observer comment se mettent en place les appétits des États pour aller chercher au fond des mers les ressources qui sont censées manquer bientôt sur terre. De lire correctement les projections de croissance des mégapoles à travers le monde. De chercher à connaître ce qui se prépare dans les laboratoires de la recherche la plus pointue. De prendre la mesure de la compétition de plus en plus ardente entre États entre eux, entre multinationales entre elles, pour s'assurer les meilleures conditions possibles d'une exploitation intensive de cette planète que l'on dit vouloir sauver. De deviner ce que les états-majors de toutes les armées du monde planifient, à tout hasard, pour être prêts à répondre à toute menace dite extérieure, qu'elle soit asymétrique ou pas. Bref, de regarder le monde tel qu'il est, en géographes, et non tel qu'on voudrait qu'il soit.

Cassandre

Quelques observations supplémentaires : Et si, au lieu que ce soient les Nordes qui s'effritent et se délitent, c'était la Chine elle-même qui implorait ? Alors là, oui, ce serait un vrai problème, car il n'est pas certain qu'elle implorerait (exploserait ?) seule. Cette hypothèse ne me paraît pas plausible pour l'instant. Il est vrai que certains états-majors, dans le monde travaillent sur des scénarios facilitant ce genre d'évolution : c'est leur travail normal. Si l'un d'entre eux devait se produire avant la fin de notre siècle, j'aurais eu tort. Mais, après tout, n'a-t-on pas tout fait, dès l'Antiquité, pour que ce qu'annoncent les Cassandre se révèle inexact ? Soyons donc optimistes : la guerre de Troie n'aura pas lieu. Enfin... peut-être...

Cassandre ne saurait trop recommander la lecture de quelques articles récents parus dans la revue trimestrielle *Monde chinois*, Éditions Choiseul, sous la signature de Pierre Gentelle (pub gratuite)

Dans le numéro 7, printemps 2006 : Un scénario pour la Chine en 2100 : « vaincre sans combattre » ? p. 7-20

Dans le numéro 8, été-automne 2006 : L'instrumentalisation du nom de Confucius par la Chine populaire, p. 49-60

Dans le numéro 9, hiver 2006-2007, La Chine dans la *globalization*, de louables intentions : ni pillage, ni gaspillage, p. 11-24

Dans le numéro 10, printemps-été 2007, La mutation globale de la Chine, p. 69-86

Pour le plaisir (?) : *Neuf questions sur la géopolitique de l'Asie*, DVD, Éditions Nathan, janvier 2007

Cette lettre, comme quelques autres et quelques articles, sera reprise et améliorée dans l'un des chapitres à paraître en 2008 du petit volume de la collection Asie plurielle, Éditions Belin, nouvelle édition refondue de *La Chine, un continent et au-delà ?* La Documentation française, Paris, 2001.

Cassandre